



Rachid Khimoune ■ Sculpteur

Si tous les enfants
du monde...

Les jardins de Bercy accueillent, depuis peu, vingt et une statues d'enfants en bronze, une magistrale réalisation de Rachid Khimoune : « Les Enfants du Monde ».



texte
Jean-Pascal Hesse
photos
Bernard Bardinet

« De ces pratiques ancestrales procède son goût pour les figures et leur signification... »

Il y a, entre autres, Enzo le Vénitien, Isis l'Égyptienne, Carmen l'Espagnole. Le propos : montrer le lien qui existe entre eux dans le monde. Chacune des vingt et une réalisations est accompagnée de son double, qui sera offerte, par un mécène, au pays dont il provient.

Rachid se définit comme un sculpteur de la peau des rues, du sol urbain. Par hasard, un soir, au sortir des Beaux-Arts, il tombe en arrêt devant une plaque d'égout. C'est le déclic, son œuvre va tenter de lier le dedans et le dehors.

Au départ, rien ne prédispose ce petit Kabyle, né dans l'Aveyron en 1953, fils de mineur, à devenir artiste. Toute l'enfance de Rachid est marquée par ce rapport au sol, si particulier. Celui de l'homme nu, qui descend, chaque jour, enlever à la terre un peu de ses entrailles.

Le sculpteur en herbe grandit dans une famille éprise de poésie et de superstition. Sa mère, marabout, utilise une méthode de divination d'origine égyptienne : jetant du plomb fondu dans de l'eau, elle lit l'avenir dans le magma qui en résulte. De ces pratiques ancestrales procède son goût pour les figures et leur signification, fût-elle cachée.

Lorsque la guerre d'Algérie éclate, l'univers de ce petit Français, qui se croit comme les autres, bascule. D'un coup, on le regarde différemment. Une fracture qui, aujourd'hui encore, conditionne son travail, son rapport à l'individu.

Les mines ferment, sa famille s'installe à Paris. Le rêve ! Il va pouvoir suivre l'École des beaux-arts. À vingt ans, le jeune homme diplômé en peinture, se tourne vers la recherche et la quête de sens. Le jeune artiste va chercher comment apporter quelque chose de nouveau. Ses influences ? On les trouve, paradoxalement, dans le classicisme : Turner, Léonard de Vinci, Michel-Ange...

Fasciné depuis toujours par la calligraphie des peuples orientaux, Rachid commence par des collages et des dessins. Fruit d'une double culture, maghrébine et occidentale, il se sent, en permanence sur le fil entre le dedans et le dehors. À l'image du moule, son regard effectue en permanence un va-et-vient entre le positif et le négatif. Là, nous sommes sans doute au cœur de ses problématiques et de ses obsessions.

Son premier tremplin, il le trouve en 1978, à l'occasion d'une exposition

rassemblant nombre d'artistes arabes contemporains, à l'Espace Cardin. D'un coup, il se trouve confronté à un univers vertigineux : celui du signe. Puis, Rachid abandonne l'écriture pour s'intéresser à la calligraphie des sols. Ayant trouvé un langage, le sien, il va réinventer, puis écrire son histoire.

Parmi ses figures emblématiques, la tortue. L'animal représentant le mieux, pour l'artiste, les horreurs de la guerre.



Enfant, Rachid a toujours vu des tortues à la maison : c'est l'animal qui protège le foyer des mauvais sorts et des mauvais esprits. En Chine, symbole de longévité et de sagesse, elle porte le monde. Un jour, aux Puces, dans un vieux casque de soldat, il voit une carapace de tortue. C'est le détonateur : tortue égale casque, ce seront ses horreurs de la guerre. Toute son œuvre est chargée de références à son passé. Pour lui, on n'échappe pas à son histoire. Réinventant en permanence un univers chargé de poésie, il raconte ses aventures ; celles que personne ne peut raconter comme lui. Son projet capital du moment ? « Les Enfants du Monde ». Fasciné par la magie des chiffres, Rachid a décidé de construire vingt et une statues et de les exposer dans Paris pour marquer l'entrée dans le XX^e siècle. Chaque création représente un enfant du monde, et chaque gamin aura son double dans son pays d'origine... Il y a échange, don et contre-don. De plus, chaque statue offerte à une ville étrangère renforce le rayonnement de la France et de Paris dans le monde. Au début, les gens jugent ce projet complètement fou. Aujourd'hui, installé à Paris, il est dans le concret. Il dis-

pose de treize partenaires financiers et a bon espoir d'aller au bout de son propos. Lorsque la Ville de Paris lui a offert les jardins de Bercy, dans le XII^e arrondissement de Paris, et leur vacuité, Rachid s'est dit enchanté par cette promenade de deux cents mètres de long.

Les statues, exposées depuis deux mois, sont prises d'assaut par les gamins des écoles. Chacune d'entre elles possède son parrain. L'enfant chinois est le filleul de Pierre Cardin, c'est lui qui l'accompagnera à Pékin.

L'artiste, par essence, tente d'embrasser l'immortalité. Rachid se considère comme un maillon supplémentaire dans l'Histoire de l'art. Serein, il cherche à fustiger le mythe de l'artiste maudit qui vit reclus et seul. Plus que le désir d'être reconnu ou d'être éternel, Rachid Khimoune est pétri d'émotion ; celle qu'il ressent, celle qu'il peut provoquer. Aujourd'hui, il se penche déjà sur un autre thème consacré aux insectes. Il récupère des carrosseries usagées de voitures et les transforme en carapaces, en boucliers africains.

Rachid travaille dans son atelier, à Aubervilliers. Il découvre ce lieu unique, par hasard, en 1981, quand on met à jour les forts parisiens, vestiges des fortifications de la capitale. En vingt ans, il se l'est approprié ; il a planté des arbres, l'a embelli. Il vient, chaque jour, un peu comme un moine, parachever son œuvre, entouré de son équipe.

Apaisement dû à l'âge et à l'expérience ? La vie lui a donné deux enfants, puis une nouvelle com-

pagne, productrice de télévision. Elle est à ses côtés, le supportant à l'envi. Maintenant qu'il pense à ses insectes, il a fait repeindre l'atelier. Il est là, entouré de

jeunes étudiants des Beaux-Arts qui viennent apprendre le métier. Plus il reçoit, plus il donne. //



Animaux fantastiques créés à partir de matériaux de récupération.